

# À propos des plantes de la forêt de montagne

Autor(en): **Aubert, Sam.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **87 (1936)**

Heft 5

PDF erstellt am: **18.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-784537>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



PERCHIS CHÉTIF DE PIN SYLVESTRE · Phot. A. Barbey.  
issu d'une plantation, exécutée en 1895, sur sol calcaire décalcifié,  
superficiel (Vallée de l'Estéron; Alpes maritimes).



Phot. A. Barbey.

PEUPELEMENT DE PIN SYLVESTRE DU MÊME ÂGE QUE LE  
PRÉCÉDENT

poussant sur un terrain contigu identique. Fûts élancés. Régénération naturelle spontanée, à partir de la 25<sup>e</sup> année. Végétation inférieure: sumac, lavande, genévrier, etc. (Vallée de l'Estéron; Alpes maritimes.)

# JOURNAL FORESTIER SUISSE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ FORESTIÈRE SUISSE

---

87<sup>me</sup> ANNÉE

MAI 1936

N° 5

---

## A propos des plantes de la forêt de montagne.

Il y a peu d'années, me trouvant en tournée botanique à peu de distance de la frontière franco-suisse, je rencontrai un brave Boisdamonier (habitant du village français de Bois d'Amont) qui, au bout de quelques instants de conversation, me demanda : « Alors, qu'est-ce que vous faites par là ? » — « Je cherche des plantes », répondis-je. — « Donc, vous êtes marchand de bois ! » — Il y a ainsi plantes et plantes ! Pour certaines gens, les plantes, ce sont uniquement les arbres, considérés quant à leur valeur marchande et rien de plus. Les autres comprennent, sous le nom de plantes, tous les végétaux, quelles que soient leur taille, leur organisation, etc. Admettez-vous, lecteurs, que nous nous occupions un instant de quelques-unes de ces dernières qui vivent exclusivement, ou presque, sous le couvert des grands arbres et dont l'existence dépend essentiellement des conditions climatiques déterminées par la forêt, savoir : humidité toujours plus forte qu'à l'extérieur de celle-ci, évaporation plus faible, lumière atténuée, air peu agité, température plus constante.

Pour l'accomplissement de ses fonctions de nutrition, la plante a besoin de lumière, qui grâce au concours de la chlorophylle des feuilles, autorise l'assimilation du carbone contenu dans le gaz carbonique de l'air. Une plante vivant sous le couvert de la forêt, où règne une lumière bien moins intense qu'à l'extérieur, ne sera en état de réaliser la même quantité de carbone qu'une plante de la même espèce, croissant en plein soleil, qu'à la condition de posséder une surface foliaire plus grande. Le déficit de lumière doit être compensé par une surface d'assimilation plus étendue.

On s'attendra donc à rencontrer en forêt des plantes à feuilles d'amples dimensions, ou des plantes très abondamment feuillues. D'autre part, en forêt, ces mêmes feuilles sont d'ordinaire légères, minces, peu résistantes, entières ou peu divisées parce qu'elles n'ont pas à redouter les grands coups de vent dont l'action dé-

chirante sur les feuilles de grande surface est bien connue. On sait que beaucoup de végétaux élevés, dont la station normale est le plein vent, possèdent des feuilles divisées en lanières plus ou moins déliées, capables d'offrir moins de prise aux assauts du vent; d'autres, par contre, portent des feuilles entières ou peu divisées, mais fermes et même rigides, caractère qui leur assure une égale protection. Chez les plantes aquatiques aussi, la nature des feuilles est adaptée aux conditions du milieu. Celles qui vivent dans l'eau courante ont des feuilles finement divisées ou très petites, tandis que les feuilles des végétaux habitant en eaux calmes et profondes sont souvent entières.

A cette assertion : en forêt, feuilles grandes et entières, on pourrait opposer le cas du *verâtre* (*Veratrum album*), plante très répandue à la surface des espaces découverts et munie de grandes feuilles ovales et entières. A l'origine, cette espèce devait probablement être l'hôte de la forêt claire, d'où elle s'est échappée pour s'établir en sociétés nombreuses à la surface des pâturages surfumés, dans le sol desquels elle a trouvé une riche alimentation, grâce à laquelle il lui a été possible de prendre peu à peu une extension considérable, néfaste à la qualité du pâturage. Mais malgré son apparente robustesse, ce verâtre souffre parfois très visiblement de cette vie à l'état découvert, pour laquelle il ne semble pas avoir été fait. En effet, ses feuilles sont souvent laciniées par les coups de vent et volontiers la proie des gels tardifs et de la sécheresse.

La *gentiane jaune* (*Gentiana lutea*) qui ressemble beaucoup au verâtre, possède, elle aussi, des grosses feuilles ovales entières, bien qu'on l'observe d'habitude à la surface des espaces découverts; mais ses feuilles sont fermes, résistantes et supportent bien mieux que celles du verâtre l'action des intempéries.

Le soleil est le grand dispensateur des couleurs; sur les montagnes où son action est très vive, les teintes des fleurs sont souvent d'une richesse extraordinaire. En forêt, au contraire, où la lumière est diffuse et peu ardente, les fleurs, on doit s'y attendre, seront d'une teinte plutôt pâle et sans éclat. Il en est bien ainsi.

Dans notre pays, peu étendues sont les forêts qui dépassent un à deux siècles d'existence, parce qu'un peu partout on a coupé le bois pour en faire du charbon ainsi que pour la fabrication du

verre. Et les boisés que nous observons aujourd'hui représentent les générations nouvelles qui se sont édifiées lentement sur les terrains jadis dévastés. On comprend que sur ces mêmes terrains, la végétation herbacée a passé par des phases diverses, débutant par ces hautes herbes, etc., caractérisant les sols fraîchement déforestés, pour aboutir finalement à cette flore aux organes fragiles adaptée à la vie des sous-bois.

Chacun sait que dans nombre de forêts, dont le sous-sol est ordinairement constitué par des calcaires compacts et fissurés, la végétation habituelle se compose d'une couche plus ou moins dense de mousses et de myrtilles, enracinées dans un terreau de réaction acide et volontiers réfractaire à la germination des graines d'épicéa. Par contre, là où le sol est formé d'un humus de qualité, frais, se dressent, en colonies nombreuses, des plantes dont la taille et l'exubérance en imposent. N'avez-vous pas observé, dans les grandes futaies de montagne, ces vastes espaces parfois entièrement recouverts de hautes plantes, richement feuillues et dont la tige se termine par un bouquet allongé de fleurs bleues ? C'est dans la grande forêt française du Massacre, à l'ouest de la Dôle, que l'on peut voir les plus belles et les plus denses associations de cette noble plante, le *laiteron des Alpes* (*Mulgedium alpinum*). Et l'on ne saurait qu'admirer la toute puissance de la Nature qui, en quelque semaines, est capable d'édifier une végétation d'une telle luxuriance.

Les fougères, avec leurs frondes gracieusement étalées, vous ne passez pas auprès sans leur jeter un regard charmé. On sait que leurs organes reproducteurs sont ces ponctuations, de couleur plus ou moins foncée, qui revêtent la face inférieure des feuilles, ou « frondes ». Mais chez une petite espèce, qui se cache toujours dans les coins les plus ombragés, les plus frais des hautes forêts, on distingue deux espèces de feuilles : les unes stériles, les autres un peu différentes de forme, mais fertiles, c'est-à-dire portant les organes reproducteurs, à l'exclusion des autres. Cette plante, le *Blechnum*, marque sur les autres espèces, ses voisines, un progrès dans l'organisation et tend à s'approcher des végétaux supérieurs dont les organes de reproduction, les fleurs, ne sont pas autre chose que des feuilles modifiées.

Toujours dans les forêts de montagne et dans les endroits

les plus ombragés, on rencontre parfois le *streptope*, une liliacée, haute de 80—100 cm, très rameuse et feuillue, portant de petites fleurs blanches donnant, à la maturité, des baies pendantes d'un beau rouge. Une plante dont on n'oublie pas la physionomie, après l'avoir contemplée, ne fût-ce qu'une fois.

L'*adenostyle commune*, ou cacalie ou tussilage des bois (*Adenostyles Alliariae*), est bien connue grâce à ses grosses feuilles rondes imitant un parasol. Comme le laiteron des Alpes, elle habite en sociétés nombreuses les sols frais et humifères des grandes forêts, mais à l'inverse de celui-ci, il lui arrive parfois de s'échapper du couvert forestier ou de continuer à pousser sur le sol déboisé. Mais on s'aperçoit bien vite qu'elle s'adapte avec difficulté à ces nouvelles conditions. En effet, ses feuilles prennent un aspect malingre; le vent les tourmente et elles sont rapidement la proie de la sécheresse.

Certains coins forestiers jouissent encore d'une fraîcheur telle que l'on y observe des *sphaignes*, ces mousses des tourbières, spongieuses et toujours humides au toucher. C'est dans leur société, ou leur voisinage, que vivent de petites orchidées au teint pâle, à l'organisme fragile et qui sont, dans leurs fleurs surtout, de vrais chefs d'œuvre, tant il y a en elles de finesse, de grâce, de beauté miniaturée. Hélas ! avec l'exploitation toujours plus intensive de la forêt qui amène de la lumière et un air plus sec au sein des massifs, ces frêles végétaux s'arrangent mal des nouvelles conditions d'existence auxquelles ils sont soumis; aussi se raréfient-ils et sont-ils condamnés à disparaître !

Mais s'il est des plantes qui abandonnent la forêt, leur demeure originelle, pour s'établir au-dehors et s'adapter ainsi à des conditions d'existence assez différentes, il en est qui suivent le chemin inverse. Tel est le cas de l'*anémone des Alpes*, la belle et grande anémone aux fleurs d'un blanc virginal, plante dont l'habitat normal est sans conteste la zone des hauts pâturages des Alpes et du Jura. Eh bien ! dans certains endroits de cette dernière chaîne, elle s'est peu à peu infiltrée dans la forêt, même en des lieux très ombragés où elle prospère d'une façon fort normale. Chez ces anémones forestières, les fleurs sont d'un blanc moins vif et les tiges plus abondamment feuillues : conséquence de la lumière atténuée.

Le forestier qui arpente son domaine n'a-t-il d'yeux que pour les arbres ? Je ne le pense pas ! A l'intérieur des massifs où il y a tant de choses à observer, tout ce qui vit en haut, en bas, a pour lui de l'intérêt et si la vue des beaux et grands arbres lui procure de vives et saintes jouissances, le tableau réalisé par toutes les plantes, grandes et petites qui vivent sous bois, doit tout autant faire vibrer les cordes sensibles de son âme.

*Sam. Aubert.*

---

## Quelques problèmes actuels de l'entomologie forestière appliquée.

(Fin.)

En Suisse, nous bénéficions en général d'un climat favorable à la végétation forestière et défavorable à la multiplication massive des insectes forestiers. Nos peuplements mélangés, étagés, ont une ambiance saine qui augmente visiblement l'action limitative du climat. Les peuplements purs ne sont pas de grande étendue, le sol et les précipitations sont favorables. Cependant nos boisés ne manquent pas d'ennemis sérieux qui causent chaque année des pertes appréciables à l'économie forestière. Le sapin blanc est gravement menacé par le chermès des pousses (*Dreyfusia Nüsslini* B.). Dans certaines régions, l'épicéa est souvent attaqué par le némate (*Nematus abietum* Htg.), le mélèze est parasité périodiquement par la pyrale grise (*Steganoptycha pinicolana* Zll.) etc. A côté de ces parasites primaires, nous citerons les bostryches qui chaque année font périr bon nombre d'arbre ! Les recherches bioclimatiques et épidémiologiques concernant les insectes parasites, les plus à redouter pour nos boisés, permettraient certainement d'établir des relations intéressantes entre la méthode culturale et les facteurs abiotiques agissant sur le cycle évolutif des parasites. J'ai la ferme conviction qu'il est possible de lutter efficacement contre le chermès des pousses du sapin, simplement par des mesures culturales susceptibles de modifier les facteurs microclimatiques propices à ce dangereux parasite.

L'essentiel, cependant, c'est d'étudier l'importance physiologique de ces facteurs, comme aussi l'influence de la forme des peuplements et des modes de traitement sur l'ambiance du massif. Il est évident que l'étude des ennemis naturels des parasites et l'appréciation de leur capacité limitative doivent se faire en même temps. Lorsque les méthodes culturales ne permettent plus d'enrayer l'extension épidémique d'un insecte nuisible, nous pouvons avoir recours aux produits chimiques et passer ainsi aux méthodes de lutte artificielle.

Nous examinerons brièvement les méthodes de lutte que la technique moderne met à notre disposition pour défendre les peuplements forestiers contre les invasions parasites.